

phine, consistant partout des écriteaux de location, tourna dans la rue Mazarine, et allant au hasard gagna la rue de Seine. Là un nouvel écriteau frappa ses regards. Il portait cette inscription : "Petite chambre et cabinet à louer présentement." En regardant la maison plus que simple, Jeanne se dit :

— Cela ne doit pas être cher.

Elle passa sous une voûte, pénétra dans une cour sombre, s'approcha de la loge où la concierge surveillait la confection d'une soupe aux choux, et demanda :

— Vous avez une chambre à louer, madame ?

— Oui, madame, une chambre et un cabinet, au sixième étage.

— Combien ?

— Cent quarante francs.

— Peut-on voir ?

— Très bien. Le local est libre. Je vais vous conduire.

Et, prenant une clef, la concierge accompagna Jeanne aux mansardes.

— Ça me convient, dit la fugitive après avoir visité. J'arrive de la campagne pour rester à Paris, et il est inutile que j'aie dépensé de l'argent à l'auberge. Je voudrais entrer aujourd'hui. J'ai vite fait de meubler cette chambre.

— A votre aise, madame. Je vous préviens seulement que c'est l'habitude de payer un terme d'avance.

— Je vais le payer tout de suite.

— Eh ! bien, c'est ça. J'ai l'autorisation du propriétaire de signer pour lui. Je vous remettrai votre quittance.

Les deux femmes redescendirent. Jeanne versa trente-cinq francs et reçut une quittance au nom de Lise Perrin, donné par elle. A cette somme elle ajouta, comme denier à Dieu, une pièce de cinq francs, ce qui lui concilia séance tenante la bienveillance de la concierge.

— Dépêchez-vous donc d'acheter ce qu'il vous faut, lui dit cette dernière, je vous aiderai à emménager.

— Où trouverai-je un marchand de meubles d'occasion ?

— Tout près d'ici, rue Jacob, la quatrième maison à gauche. Vous direz que vous venez de la part de la concierge du numéro 27, on vous arrangera bien.

La fugitive se rendit à l'adresse indiquée, et moyennant une somme modeste elle fit l'acquisition des objets absolument indispensables pour s'installer. En retournant à sa future demeure, Jeanne acheta un peu de linge et des vêtements à bon marché, puis elle revint attendre le marchand de meubles. Il fut exact.

Brisée de fatigue par les émotions subies, et aussi par les voyages successifs qu'elle venait d'accomplir, Jeanne avait hâte de goûter quelques heures de repos complet. Elle descendit afin de prendre quelque nourriture et de rentrer ensuite pour se mettre au lit. A cinquante pas de sa maison elle aperçut une boutique de marchand de vins portant cette enseigne : "Au rendez-vous des boulangers." Elle en franchit le seuil.

.

Depuis le jour où Lucien Labroue avait reçu un mot de son ancien ami, Georges lui rendant compte de la démarche faite par lui à l'hôtel de la rue Murillo, et lui annonçant pour le 2 du mois suivant le retour de Paul Harmant, le jeune homme renaissait à l'espérance.

Obéissant à la recommandation de son camarade de collège, il n'avait parlé de ses espoirs à qui que ce fût, sauf à Lucie, et encore ne lui avait-il pas appris le nom de la personne chez laquelle il se croyait certain d'entrer et de se faire une position à la fois solide et brillante. En voyant son fiancé presque joyeux, la jeune fille était devenue plus gaie, et son activité travailleuse semblait augmenter encore.

Au moment où nous rejoignons Lucie dans sa chambrette du quai Bourbon, elle venait de terminer la première partie du travail délicat qui lui avait été confié par madame Augustine.

— J'ai tout juste le temps de déjeuner vite, se dit l'ouvrière, car sans cela je courrais le risque de ne pas déjeuner du tout. Après l'essayage, qui sera long certainement, la personne étant à ce qu'il

paraît difficile à contenter, il faudra que j'aie à l'atelier chercher des fournitures qui me manquent et montrer l'assemblage à la patronne.

Tout en monologuant ainsi, Lucie allumait un petit réchaud placé dans le cabinet contigu à sa chambre, et sur ce réchaud faisait chauffer les restes de son dîner de la veille.

— Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, je n'ai pas de pain ! La porteuse ne m'a pas monté le mien. Elle l'aura laissé sans doute chez le concierge. J'irai le chercher tout à l'heure quand j'aurai mon couvert.

Après avoir étendu sur une petite table une serviette bien blanche, Lucie y plaça un couvert, une carafe d'eau, une bouteille à demi pleine de vin, une boîte de sardines entamée, et poursuivit en souriant :

— Si Lucien n'était point sorti pour reporter son travail, j'aurais mis un couvert de plus et je l'aurais invité à déjeuner avec moi.

Cette réflexion faite, elle s'assura que son feu n'allait pas trop vite, et légère comme une gazelle, elle descendit ses cinq étages, ouvrit la porte de la loge et demanda :

— La porteuse vous a remis mon pain de deux livres, n'est-ce pas, madame Dominique ?

— Mais non, mam'selle Lucie.

— Ah ! par exemple !

— Entrez donc ; il fait frisquet. Pas plus le vôtre que le mien. C'est insupportable à cette boulangerie-là ! impossible de compter sur eux rapport à l'exactitude. Ils changent de portuses pour un oui, pour un non.

— Ah ! oui, c'est insupportable ! appuya Lucie, jamais on n'est servi à l'heure ! Et moi qui voulais déjeuner tout de suite ! Il faut que je sorte.

— J'ai été chercher une livre de pain chez le boulanger de la rue de l'Île-Saint-Louis pour en avoir quand rentrera mon homme. En voulez-vous un peu ?

— J'accepte bien volontiers, madame Dominique.

La concierge ouvrit un buffet dans lequel elle prit un morceau de pain qu'elle tendit à Lucie. A ce moment une grande fille blonde, sèche et laide frappait à la porte de la loge. Elle tenait dans ses bras quatre pains de formes différentes.

— Ah ! c'est la porteuse ! dit Lucie, encore une nouvelle figure !

Et elle ouvrit.

— Ah ! bien, s'écria la concierge, ça n'est point malheureux ! On finira par ne plus venir du tout, de votre maison, apporter le pain aux clients. En voilà une baraque ! Il y a longtemps que je devrais me servir autre part !

— Est-ce que c'est ma faute, à moi ! répliqua la porteuse d'un ton maussarde. Je remplace pour aujourd'hui celle qu'on a mise à la porte avant-hier, et je ne connais pas la clientèle.

— Donnez-moi ce pain de deux livres, dit Lucie, et si c'est vous qui continuez, montez jusqu'à ma chambre. Je paye chaque fois.

— Ce n'est pas moi qui viendrai, mademoiselle. La patronne cherche une porteuse. Moi, j'ai un autre état.

— Alors nous pouvons compter que nous attendrons notre pain ces jours-ci jusqu'à midi passé !

Lucie remonta vivement chez elle, ne mit guère qu'un quart d'heure à déjeuner, prit avec des précautions infinies son paquet qu'elle ne voulait pas froisser, alla chercher une voiture à la station prochaine, et se fit conduire à l'hôtel de la rue Murillo, dont madame Augustine lui avait donné l'adresse.

LXII

Elle se trouvait dans cette disposition de bienveillance universelle, lorsqu'on lui annonça qu'une jeune fille, envoyée par sa couturière, demandait à la voir. C'était une distraction. Mary donna l'ordre de faire monter immédiatement la jeune fille et l'accueillit de l'air le plus gracieux.

— Eh bien, mademoiselle Lucie, lui demanda-t-elle, avez-vous fait des merveilles ?

— J'ai fait de mon mieux, mademoiselle. J'espère avoir bien compris les intentions de madame Augustine.

— Vous apportez la robe très avancée ?

— Assemblée seulement. Je viens pour l'essayage.

— Je sais. Mais avez-vous indiqué la manière dont le corsage et la jupe seront garnis ?

— Oui, mademoiselle. Vous allez voir.

Lucie dénoua les quatre coins de son enveloppe et étala la robe sur un canapé.

— Mais c'est fort joli déjà ! s'écria Mary. La manière dont les garnitures sont posées est très originale.

— C'est moi qui ai trouvé cela, dit l'ouvrière avec un amour-propre naïf.

— Eh bien ! je vous en fais mes compliments. Vous avez infiniment de goût.

La fille de Paul Harmant était redevenue gaie. La pâleur de son visage avait subitement disparu, quoique d'instinct en instant une petite toux sèche soulevât sa poitrine sans qu'elle parût s'en apercevoir.

— Pauvre jeune fille, pensa Lucie en l'écoutant. Elle est bien malade.

Et l'enfant pauvre, de tout son cœur, plaignait la millionnaire. Mary reprit :

— Nous allons essayer, n'est-ce pas ?

— Quand il vous plaira, mademoiselle.

— Dois-je appeler une fille de chambre ?

— C'est inutile, je la remplacerai.

— Eh bien ! j'aime mieux cela.

Lucie se mit en devoir de procéder à l'opération de l'essayage, opération dont toutes nos lectrices connaissent l'importance. Mary, que le visage souriant et la physionomie sympathique de l'ouvrière rendaient causeuse, demanda :

— Il y a longtemps que nous travaillons pour madame Augustine ?

— Quinze mois bientôt, mademoiselle.

— Elle paraît vous aimer beaucoup.

— Elle me témoigne, en effet, beaucoup d'affection.

— J'ai compris qu'elle souhaiterait fort vous avoir à demeure dans sa maison.

— Je sais qu'elle le désire, mais je préfère travailler chez moi.

— Vous vivez avec vos parents, sans doute ?

— Je n'ai pas de parents, répondit Lucie d'un ton triste.

— Vous êtes orpheline ?

— Je n'en sais rien. A l'âge de un an j'ai été déposée à l'hospice des Enfants-Trouvés.

— A l'hospice des Enfants-Trouvés ! répéta Mary.

— Oui, mademoiselle.

— Ainsi, votre père, votre mère, vous ont abandonnée ! Mais c'est horrible, cela !

— Oui, c'est cruel ! fit Lucie, car il me semble que j'aurais tendrement aimé ma mère. Mais il ne m'est jamais venu à la pensée de la blâmer, cette mère inconnue ; dès l'âge de raison, je me suis dit que sans doute elle n'était point coupable, et que la misère, la faim, l'avaient contrainte à faire ce qu'elle a fait.

— Vous avez raison de penser ainsi, répliqua Mary, et cependant, moi, si j'avais un enfant, j'aimerais mieux mourir de faim que de me séparer de lui. Mais si votre mère semble excusable, votre père, lui, ne l'est pas.

— Mon père est peut-être mort.

— C'est vrai.

— Puis, ajouta Lucie, ils sont nombreux, malheureusement, les hommes qui trompent de pauvres femmes et qui les abandonnent.

— C'est encore vrai, murmura la fille de Paul Harmant, puis elle ajouta : Ne vous a-t-on point dit à l'hospice de quelle façon vous aviez été déposée ? si quelque signe, quelque indice permettrait de vous reconnaître un jour, et pourraient vous aider à retrouver votre famille ?

— J'ai demandé cela, mademoiselle, lorsque j'ai eu l'âge de comprendre la position qui m'était faite par mon abandon.

— Que vous a-t-on répondu ?

— Qu'on avait, en effet, déposé en même temps que moi une chose de nature à me faire reconnaître.

— Quelle était cette chose ?

— Les règlements de l'hospice défendaient de me la faire connaître.

— Mais c'est impossible ! c'est insensé !

— J'ai dit cela, mademoiselle, et je ne m'en suis pas moins heurtée contre une invincible discrétion. On craint, paraît-il, que les enfants abandonnés, jetés sur une voie fautive par des indices trompeurs